

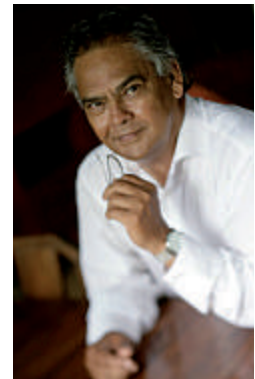
L'intellectuel mauricien Alain Gordon-Gentil ou la tension mythique entre connaissance et paradis

Désirée MAYER

D'avance, je sollicite votre indulgence pour l'impressionnisme de cet exposé. En effet, en lieu et place de l'étude approfondie que méritent l'œuvre protéiforme et la figure du grand intellectuel engagé qu'est Alain Gordon-Gentil (A.G.-G.), vous n'y trouverez qu'une cueillette heureuse, parfois jubilatoire, faite de rencontres authentiques, d'impressions fortes, d'observations et de lectures, présentées en guise de bouquet, en l'honneur de notre première séance académique de ce printemps 2015.

Plus solennellement, portée par la force de vos réelles présences, j'aimerais dédier ce bouquet printanier, de fruits et de fleurs venus d'ailleurs, à la mémoire de notre regrettée consœur, Madame Jeanne-Marie Baude, agrégée de Lettres classiques, qui fut l'un de mes premiers professeurs à l'Université de Metz. Grâce à elle, j'ai compris que la littérature et le sourire ne faisaient qu'un.

Si j'évoque l'image d'une cueillette, de fleurs, de fruits, d'un bouquet, c'est pour convier d'emblée l'imaginaire actif, cette part de connotations et de rêves, qui assimile si souvent, l'ancienne Isle de France au paradis biblique. Spontanée, pragmatique, libre, la cueillette traduit bien la démarche qui s'est imposée à moi pour parler de l'œuvre d'A.G.-G., en essayant de la restituer dans son contexte naturel, dans ses parfums, dans ses couleurs, dans les joies de l'ailleurs. Par endroits, résonneront peut-être quelques référents de critique littéraire, de sociologie de la culture ou de l'anthropologie de l'imaginaire, outils légitimes pour le corpus envisagé. Mais nous avons préféré nous passer de leur tranchant méthodologique, quitte à perdre une partie de la rigueur géométrique ternaire équilibrée de l'énoncé du titre de cette communication, qui en définit le cadre, le sujet et la problématique.



Alain Gordon-Gentil.

Puisqu'il sera ici question non seulement d'une œuvre littéraire et artistique, mais aussi de réalisations culturelles à valeur sociale et politique, au sens noble du terme, une approche souple permettra, je l'espère, de mieux rendre compte des réalités diverses et mouvantes, vivantes et proches. C'est donc en cheminant librement, au fil de ma subjectivité de lectrice, qu'à la manière d'une promenade, j'évoquerai : le cadre, celui de l'île Maurice (mais peut-être pas seulement...), le sujet, qui est l'œuvre de l'intellectuel A.G.-G. et la problématique, celle de « la tension mythique entre connaissance et paradis », dont chacun des termes pourrait donner lieu à un long exposé et que je me contenterai d'aborder dans le cadre, restreint mais suggestif, de l'œuvre artistique et culturelle, l'une pérenne, l'autre périssable, de Gordon-Gentil.

Humblement, je vous propose ce petit itinéraire phénoménologique, forcément imparfait, non sans nourrir l'espoir de suggérer, chemin faisant, sinon des réponses, du moins les termes d'un questionnement élargi, par lequel nous pourrions nous approprier la problématique difficile de l'équilibre – tout à la fois, concret et philosophique – entre connaissance et paradis, entre nature et culture, voire entre différentes formes de culture. Car au-delà des parfums exotiques, la société mauricienne pourrait peut-être nous fournir quelques clés, aux questionnements approfondis sur la culture, auxquels nous engage, avec urgence et gravité, notre propre réalité.

Ouvertures : « *Ce qui ailleurs est menace devient ici promesse...* »

Après la démarche et l'objet, quelques mots sur les particularités de cet ancrage géographique. Même en ce ^{xxi}^e siècle, marqué par le désenchantement, par les grimaces convulsives du monde et par la violence, le voyageur qui débarque à l'île Maurice se croit arrivé au Paradis.



■ Un paysage de l'île Maurice.

Pur miroir du ciel, la mer fait briller sur ses camaïeux bleus des reflets d'or rehaussés de roses pourprés, de cuivres chauds ou d'argent vif, selon les heures et la couleur des jours. Au sable blanc et à la lagune turquoise, répond une végétation luxuriante, dont les verts vertigineux absorbent, jusqu'à l'ivresse, le bleu du ciel.

Ailleurs, les pitons volcaniques sont synonymes

de menaces ; ici, dans leurs formes familières, ils se dressent, telles des promesses de repères clairs, offerts aux voyageurs et aux promeneurs. Le Morne ou les Trois mamelles, leur silhouette et leur nom même semblent sortis d'un livre de contes pour enfants. L'attachement à cette terre qui inspire l'amour, se trouve déjà magnifiquement décrit chez ce grand français mauricien qu'est Le Clezio, aussi bien dans *Le chercheur d'or*, que dans *Voyage à Rodrigues*, ou bien dans l'enjoué *Sirandanes*.

Sur cette terre parsemée de repères, comme préparée pour un Petit Poucet, une population souriante, bigarrée – curieuse surtout, selon A.G.-G. – vous accueille dans sa multiplicité des langues et des coutumes, maniées avec une spontanéité ludique qui semble tenir de l'enfance et d'une joie réelle de la découverte. Multiethnique, multireligieuse et multiculturelle, la société mauricienne préserve son équilibre dans l'échange et l'ouverture. Loin de la « totalité monde », si justement décrite par le poète et essayiste Edouard Glissant, le voyageur découvre, ébloui, un univers de la relation, des passages symboliques et des correspondances.

Si les terres insulaires invitent à la rêverie, c'est encore plus vrai ici qu'ailleurs

On sait ce que l'imaginaire poétique baudelairien doit aux neuf semaines initiatiques passées par le poète dans l'archipel des Mascareignes. C'est sans doute aussi l'empreinte indélébile de sa poésie dans nos imaginaires, qui nous amène à reconnaître en quelque sorte cette patrie possible de *La Vie antérieure*, comme lieu suggestif des *Correspondances* et destination privilégiée, s'il en est, d'une merveilleuse *Invitation au voyage*, au terme de laquelle on se croit, enfin arrivé, au pays [où] « tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté ».

C'est au beau milieu de cet Éden, que j'ai rencontré l'œuvre d'un homme et ses projets. En 2013, lors d'une manifestation excentrée de la première édition du remarquable salon littéraire mauricien « Confluences », l'acteur français Robin Renucci lisait des extraits d'œuvres d'écrivains mauriciens. Parce qu'elle renvoyait l'écho de plusieurs mondes conjugués, parce qu'elle évoquait des existences aussi étranges que familières, un petit groupe, dont j'étais, fut aimanté, par l'œuvre d'A.G.-G. Relayant notre enthousiasme, Robin Renucci se proposa de nous présenter l'auteur, qui s'avérait être en même temps, le responsable et surtout l'initiateur de cet étonnant salon littéraire, qui réunissait des écrivains et universitaires du monde entier.



Le salon international du livre
« Confluences ».

Au cours de la discussion passionnante qui s'ensuivit, A.G.-G. nous fit part de sa volonté d'œuvrer à la consolidation de la culture mauricienne. Aux images lisses du sable blanc, des palmiers verts, de la lagune et de la mer, il voulait donner le relief et la profondeur de la vraie vie et d'une vie spirituelle. Non pas sortir du paradis, mais le doter d'une mémoire et des outils de la connaissance qui fondent et développent une conscience historique et, à travers elle, la dignité d'une société.

L'entreprise était risquée, d'évidence l'auteur le savait, puisqu'il fait dire à Rébecca, l'héroïne assassinée de son roman à succès *Devina* : « vivre dans ce pays c'est sans cesse choisir entre le mensonge qui construit la paix et la vérité qui déclenche la guerre. » Mais les talents de l'homme, sa détermination, son arrimage à la vie et ses idées étaient à la hauteur de ces combats par lesquels la réalité peut être vivifiée.

Dans la bouche d'un homme politique, la volonté de faire triompher la connaissance pourrait paraître comme un cri de ralliement inquiétant, l'écho de l'une de ces démarches totalitaires qui, au nom des vérités supérieures, s'en prennent parfois à la vie même et dont le bruit sonnerait le glas de l'innocence, du paradis et de la douceur des coexistences pacifiques. (C'est l'un des thèmes majeurs du roman *Devina*). Mais lorsqu'il s'agit d'un artiste authentique, fut-il engagé, qui ne rechigne pas à travailler sur le terrain du réel, mais dont la vraie passion s'exprime dans l'écrit, on est en droit d'espérer qu'à la lumière de la complexité de la vie, des richesses et de la créativité des enjeux littéraires, les combats qui seront livrés ne céderont rien aux simplifications dévastatrices. Tout comme la situation insulaire, les œuvres littéraires, dignes de ce nom, sont fortes de leurs capacités à réactiver les mythes. L'ambition d'A.G.-G. n'était pas d'aller cueillir les fruits de « l'arbre de la connaissance » pour les proposer en festin aux consommateurs potentiels ; il s'agissait plutôt de semer, d'oser planter, (comme d'autres ont appelé la modernité au « *sapere aude* », à « l'oser savoir » kantien). À cette volonté subtile de « cultiver le jardin », ma démarche des cueillette espérées ne pouvait résister.

« Confluences » : l'histoire, la géographie et l'imaginaire insulaire

Après la présentation sous les auspices du mythe et de l'imaginaire, parties intégrantes de notre sujet, permettez-moi de vous convier à un aller-retour de quelques 20 000 km, pour un bref rappel des réalités concrètes : historiques, géographiques, démographiques et culturelles, mauriciennes.

État insulaire d'Afrique situé dans l'océan Indien, Maurice est une île d'origine volcanique appartenant à l'archipel des Mascareignes. Sa surface de 2 040 km² comprend de nombreuses îles et îlots, les principales étant Maurice et Rodrigues. Ses 177 km de côtes sont entourées d'une barrière de corail. Connue sans doute par les navigateurs phéniciens de l'antiquité, puis arabes au Moyen Âge, l'île offre en 1510 à ces premiers colonisateurs portugais la vue d'une terre luxuriante, mais vierge, sans habitants. Particularité marquante, non sans effets, et qui mérite d'être

soulignée. Moins d'un siècle plus tard, supplantant les Portugais dans le commerce des épices, les Hollandais qui leur succèdent en 1598, nomment l'île « Mauritius », en l'honneur de leur prince, Maurice de Nassau. On les crédite de l'introduction de la canne à sucre et du cerf d'Indonésie. On leur impute l'extinction du fameux Dodo, l'oiseau emblématique de l'île. Découragés par de nombreuses difficultés dues à une exploitation sans vision, les Hollandais quittent l'île en 1710. En 1715, suivant les instructions du ministre français de la Marine, Guillaume Dufresne possession au nom de Sa Ma



■ L'île Maurice.

Marine, Guillaume Dufresne d'Arsel, capitaine du vaisseau *Le Chasseur*, en prendra possession au nom de Sa Majesté le roi Louis XIV. Elle sera nommée Isle de France.

Vingt-deux gouverneurs français se succéderont de 1715 à 1810. Après une période de stagnation, arrive en 1735 Bertrand-François Mahé de La Bourdonnais, grand administrateur, bâtisseur et véritable fondateur de l'Isle de France. En décembre 1810, le dernier gouverneur français, le général Charles Decaen, sera contraint de capituler devant les forces supérieures des envahisseurs anglais qui s'engagent à respecter la langue française, les pratiques religieuses et les coutumes en vigueur sur l'île. Désormais celle-ci, qui est rebaptisée Mauritius, devient anglaise et le restera jusqu'à son indépendance en 1968.

Quant au peuplement, il s'est effectué par vagues, en fonction de l'économie, maritime d'abord, sucrière ensuite. Sur les quelque 1 300 000 habitants de l'île, ces « Venus d'ailleurs », pour reprendre le titre, très explicite, de la quadrilogie documentaire d'A.G.-G., on recense environ 50 % d'hindous, 32 % de chrétiens, 17 % de musulmans ainsi que 0,5 % de bouddhistes et d'adeptes de religions chinoises (0,5 % appartiennent à la catégorie des divers et des sans-religion). Ce rappel historique – très sommaire – n'a d'autre objet que de souligner, d'une part, le caractère pluriethnique, plurireligieux, pluriculturel et plurilingue de la société mauricienne – caractère précurseur, qui sait, de notre modernité ? Interroger, d'autre part, son destin insulaire, espace circonscrit aux horizons ouverts, bien éloigné des continents et lié, comme toujours, à la géographie, en suggérant qu'on pourrait la considérer tant par sa réalité physique que par les images qui lui sont associées, comme un microcosme, un laboratoire d'idées, le lieu d'une *poiesis* relationnelle en devenir. Enfin, passons



■ La quadrilogie des *Venus d'ailleurs*.

une fois encore de la réalité à l'imaginaire, en mettant en avant sa particularité mentionnée plus haut : l'île, que ses découvreurs portugais appelèrent Cirmé, n'était pas habitée ! De cette caractéristique découle une sorte d'innocence, de romantisme aussi, quelque chose qui s'inscrit dans l'imaginaire collectif et l'assimile à un « Paradis naturel » aux vertus toujours actives.

Paul et Virginie de Bernardin de Saint-Pierre constitue sans doute l'exemple le plus connu de cette perception mythique et, surtout, paradigmatique de l'ancienne Isle de France. Les descriptions des paysages, des personnages et de leurs relations sont – on le sait – exclusivement au service de la défense des thèses rousseauistes. L'Isle de France y est moins décrite pour elle-même que pour asseoir un système de pensée qui établit la primauté de la nature sur la culture. Fort heureusement, les personnages et leur amour s'échappent de la plume de l'auteur et le grandissent, sauvant ainsi son œuvre et l'inscrivant dans une notoriété qui lui assure la pérennité. Aujourd'hui encore, comme une réminiscence, l'amour de Paul et Virginie rôde dans le ciel mauricien. La fiction nourrit toujours la réalité. C'est ainsi que naissent et que vivent les mythes, en permettant à l'homme de conter et de s'humaniser.

Dans le même ordre d'idées, contrairement à ce que l'on pourrait supposer, l'intérêt profond qu'ont pu susciter les projets prométhéens d'A.G.-G., sur lesquels je reviendrai, ne tenait pas à leur aspect spectaculaire, mais au caractère exemplaire, humain, reproductible et permutable de ses initiatives fondatrices.

C'est donc en tendant un miroir à nos propres conceptions de la culture, miroir dirigé vers nous, ou vers l'avenir, que je vous invite à considérer cette œuvre roborative.

Force et lumière : entre Malraux et Camus, la créativité de Gordon-Gentil

On le sait bien entendu, depuis l'indépendance acquise en 1968, qui mit fin à la colonisation anglaise, les mêmes partis, voire les mêmes hommes, par

différentes alliances, se succèdent en alternance à la tête de la République de Maurice. Pour faire vite, rappelons qu'au père de l'indépendance, le Dr Seewoosagur Ramgoolam, a succédé Anerood Jugnauth, avec comme premier ministre Paul Bérenger, lequel a été évincé au profit du Dr Navin Ramgoolam, fils du père fondateur. À la tête du pays depuis 2005, le Dr Ramgoolam vient d'être battu aux élections le 10 décembre 2014, par une alliance qui ramène au pouvoir le bien connu Sir Anerood Jugnauth, désormais âgé de 85 ans. Or il se trouve que le puissant sortant, le Dr Navin Ramgoolam, à présent riche de soucis pour l'avoir été d'argent, avait – sur les conseils éclairés de son ami d'enfance, Alain Gordon-Gentil – fondé une cellule directement dépendante du premier ministre et nommée « Culture et Avenir ». La direction en fut naturellement confiée à A.G.-G., qui conçut plusieurs projets ambitieux, aussi grandioses que méritoires, aussi visionnaires que réalistes.

Créatif, nomade, toujours en quête des horizons nouveaux de l'humain, « passeur s'appliquant à passer », pour reprendre la définition du poète par René Char, A.G.-G. se contentait – sans pour autant s'y installer – de doter – comme nous le verrons – le paradis de quelques arbres fruitiers supplémentaires. À la faveur d'une économie florissante, il voulait créer, puis passer la main à d'autres, à des jeunes, qui cultiveraient et feraient vivre puis grandir ses idées. J'énumère : un salon du Livre d'envergure internationale « Confluences », un festival de Cinéma du même nom, un orchestre symphonique national (la musique est au centre de l'œuvre et de la créativité d'A.G.-G.) et, enfin, un musée d'Art mauricien, qui permettrait de réunir sous un même toit, celui d'un hôpital ancien fondé par le grand gouverneur français, Mahé de la Bourdonnais, l'œuvre des artistes mauriciens. Toujours cette volonté de s'arracher aux cartes postales, en dotant son pays de structures rayonnantes, enrichies par l'éclat, l'apport et les interrogations des artistes mauriciens et d'intellectuels autochtones ou étrangers, capables de réfléchir et de prolonger les sensibilités et les profondeurs qui s'y croisent.

J'ai eu le privilège d'assister aux deux éditions du Salon du livre, celles de mars 2013 et mars 2014. Remarquables par leur qualité et par leur fréquentation, ces deux éditions ont bien mérité du nom du salon, « Confluences », par la vitalité et la diversité des littératures et des rencontres proposées. En revanche, au dernier moment, l'édition de mars 2015 a été annulée. Voilà comment « chutent » du paradis des idées – pourtant déjà réalisées – les beaux fruits des actions humaines... « *Sic transit gloria mundi* » ! Espérons cependant que ces arrêts ne seront que des pauses passagères dans l'élan qui a été insufflé à cette île superbe, lui permettant de développer sa capacité à se réfléchir et à dialoguer. Par ailleurs, n'est-ce pas là encore une interrogation susceptible de nous concerner ? Ne pourrait-on pas y voir, comme dans un miroir, la fragilité et les errances (voire la déshérence) du statut de la culture, qui entretient avec la politique des liens tout à la fois nourriciers et mortifères ? À l'île Maurice ou ailleurs...

Pour l'heure, à notre connaissance, les différents projets de « Culture et Avenir », énumérés ci-dessus, demeurent actuellement en suspens – au bénéfice d'autres, assurément.

Si la petite hache de l'histoire ordinaire a quelque peu entravé la composition de ma cueillette socio-culturelle, elle n'a pas pour autant – et fort heureusement – affecté l'élan et la marche en avant de notre intellectuel engagé. Dès le mois d'avril 2014, Gordon-Gentil avait donné sa démission de la cellule « Avenir et Liberté ». Fidèle à sa vocation de créateur et de passeur, il passa la main à ses adjoints pour reprendre sa route en quête des « horizons qui se méritent ». L'œuvre littéraire et filmique poursuit, avec la même énergie, sa trajectoire ascendante : l'auteur vient de terminer un roman intitulé *J'attendrai la fin du monde* publié chez Julliard et il a réalisé un film documentaire sur une des îles du territoire mauricien, Saint Brandon, perle de l'océan indien, qui doit être sauvegardée d'urgence.

En dehors d'un travail journalistique important, qui de la collaboration à l'un des plus anciens journaux du monde, *Le Cernéen*, en passant par *L'Express* mauricien, valut à notre auteur un emprisonnement pour « divulgation de secrets défense » à cause de l'une des redoutables enquêtes du magazine *Mag*, qu'il a fondé, Alain Gordon-Gentil est l'auteur de films documentaires couvrant un champ très vaste, dont la plupart, comme celui sur Jacques Brel, eurent les honneurs d'une diffusion sur Arte. Marquante et variée, son œuvre littéraire comporte des essais, biographies politiques, littérature pour l'enfance et des romans, à ce jour directement ou subtilement autobiographiques. C'est de ces derniers – et plus particulièrement des *Quartiers de Pamplémousses* –, que j'aimerais vous faire entendre les voix.

L'œuvre littéraire : saveurs et savoirs de la connaissance et du paradis

Commençons par un extrait de *Quartiers de Pamplémousse*¹ d'Alain Gordon-Gentil :

Préface

« Si vous regardez attentivement une carte du monde, vous serez étonné de noter que l'île Maurice n'est pas placée au centre.

Cela est très contrariant.

Pourtant, tout Mauricien vous le dira :

Nous sommes le centre du monde.

Les quelques chroniques qui suivent se passent dans un petit village au centre de ce pays magique et vrai.

C'est-à-dire, vous l'avez compris, dans un lieu qui est le Centre du Centre du monde.

Ce village s'appelle Pamplémousses et il s'y passe de bien belles choses.

Dans cet immense océan Indien, à la droite de Madagascar, sur ce petit point de terre de mille huit cents kilomètres carrés, vivent un million de personnes venues des moindres recoins de la planète.

1. GORDON-GENTIL (Alain), *Quartiers de Pamplémousses*, Paris, Éditions Julliard, 1999.

Depuis des siècles, nous avons bravé toutes les intempéries : les cyclones, les inondations, les sécheresses, la colonisation française, la colonisation anglaise, la Banque mondiale, les hommes politiques, les hommes d'affaires et les conflits religieux ; sans perdre pour autant notre immense joie de vivre métisse et nos cœurs gonflés d'affection.

Ces chroniques d'enfance racontent cette île bouillonnante où toutes les races pratiquent l'essentiel : vivre dignement entre hommes de toutes les couleurs, de toutes les cultures, de toutes les religions.

Vous le voyez bien nous sommes le centre du monde. »

Au-delà de la « joie de vivre métisse » et des « cœurs gonflés d'affection », qui irriguent toute l'œuvre d'A.G.-G., la revendication de centralité – humoristique et volontairement naïve – appelle – en sus du sourire – une lecture au second degré qui poserait ce « centre » en miroir réfléchissant. On y voit « l'essentiel » : l'art de « vivre dignement entre hommes de toutes les couleurs, de toutes les cultures, de toutes les religions ».

Il y a, dans ce premier roman autobiographique, une fraîcheur inaugurale, un goût savoureux de commencement du monde, qui se retrouve aussi bien dans les paysages mauriciens, naturels ou urbains (comme le domaine de son enfance : « Mon Repos » ou les rues pittoresques de Beau Bassin), que dans les situations évoquées, les portraits des personnages, leur langue chatoyante et les relations qu'ils entretiennent. *Quartiers de Pamplemousses*, contient en germe toute l'œuvre littéraire d'Alain Gordon-Gentil. Onze chapitres d'une écriture vive et pétrie d'humour inscrivent l'autobiographie dans un cadre social, historique et politique fortement marqué, qui n'est pas campé directement, mais peint – avec beaucoup de finesse, de tendresse et une dose vivifiante d'autodérision – à travers les personnages, hauts en couleur, que sont les membres de la famille de l'auteur narrateur et leur environnement.

Ainsi l'incipit est indirectement daté : « Un après-midi que Maman était occupée à piler le café grillé sous la varangue, papa se porta candidat aux élections législatives. »

La tension de l'opposition initiale, convoque des réalités différentes : historique, sociologique, familiale et même intime, qui seront allégrement développées par le récit d'un « conflit » domestique amoureux, riche de connotations culturelles, de signification et de valeurs. La structure binaire de l'incipit, se trouve – à la manière d'un thème musical –, immédiatement reprise et transformée par les



■ Le domaine familial « Mon Repos ».

deux phrases suivantes, qui font évoluer le point de vue et la polarité, introduisant tout à la fois le « tiers », ou le chœur et le cadre : une joyeuse fratrie, constituée, en la circonstance en spectateurs et destinataires de l'action. « La nouvelle fut accueillie par des cris de joie, ponctués d'applaudissements. Nous avions intérêt, mes frères et moi, à être contents ; nous étions un peu responsables de sa décision. »

Suit un tableau naturaliste et haut en couleur qui campe le récit dans un univers disparate dans lequel les contrastes ne s'affrontent pas, ni ne s'opposent, mais se contentent de donner aux référents un relief particulier, baroque ou plutôt « bricolé », dans le sens que donne Levi-Strauss à ce terme. C'est ainsi qu'il nous introduit au monde pluriculturel mauricien et à la créolité. Un monde vivant, un monde des commencements, qui ne sacrifie pas à la totalité.

« Une fois par an, au début des vacances, c'était jour de grand bain pour les chiens et les enfants de la maison. Nous partagions un délit commun : la gale.

Les chiens étaient lavés à l'eau savonneuse et au mazout, puis attachés à Jésus – un manguier qui devait son nom aux deux branches principales qui s'ouvraient de chaque côté du tronc comme des bras en croix.

Le traitement réservé aux enfants n'était pas meilleur.

Tante Athalie nous préparait à affronter les vacances en bonne santé et à cet effet utilisait une vieille recette créole du début du siècle. Dans une immense bassine en cuivre – qui avait, paraît-il, servi de jambonnière à nos valeureux aïeux – déposée en plein soleil sur l'herbe grasse et tendre de la pelouse, elle faisait bouillir au feu de bois quelques mètres d'une liane à petites fleurs vertes qui dégagait une odeur pestilentielle. L'eau était encore chaude lorsqu'elle nous plongeait, l'un après l'autre, dans la grande bassine en nous frottant avec les feuilles rabougries par ce coup de chaleur. Nous restions là, à macérer une bonne quinzaine de minutes dans le jus fétide. Il était formellement interdit de se parler, je n'ai jamais su pourquoi.

Le bain terminé, il fallait s'allonger sur la pelouse et sécher – c'était très important – avec le jus de liane sur le corps. Tante Athalie appréciait ce moment. Nous nous mettions autour d'elle pour écouter d'effrayantes histoires sur l'épidémie de peste qui avait ravagé l'île au début du siècle. [...] Dans les histoires de Tante Athalie, l'épidémie d'influenza espagnole suivait de près celle de la peste. Son grand frère, qui était médecin de la Compagnie française des messageries maritimes, était un spécialiste de la chose. Responsable des passagers mis en quarantaine à Port-Louis, et fort de son expérience avec les damnés de la terre, il avait mis au point un breuvage miracle aux ingrédients surprenants.

Tante Athalie connaissait par cœur composition et dosage.

Assis sur la pelouse tiède, nous écoutions : cinq cents centilitres d'eau, quatre piments verts, deux cents grammes de foie de poulpe, trois feuilles de bévilacqua, une tige de mazambon et quatre cancrelats. Il fallait faire bouillir cet étonnant mélange pendant trente minutes et laisser ensuite réduire la concoction jusqu'à deux cents centilitres. Le patient devait alors avaler une

cuillère à bouche toutes les quinze minutes. L'influenza espagnole, face à ce traitement, réfléchissait à deux fois, paraît-il, avant d'attaquer la scène finale. Mon père n'était pas convaincu des vertus de cette tisane ; il allait même jusqu'à affirmer que l'on avait vu mourir un patient, non pas de la peste, mais d'avoir ingurgité le détonant breuvage. Ce persiflage vexait Tante Athalie.

Mais il valait mieux, pour nous, ne pas gâcher l'humeur de Tante Athalie pendant le bain annuel antigale ; c'était risqué. En effet, la pestilentielle trempette annuelle n'était pas ce qu'il y avait de pire. Je ne sais pas comment procédaient mes frères, mais moi, dans l'isoloir et le secret de ma puanteur, j'évoquais sainte Thérèse d'Avila qui aimait les enfants et les protégeait. Je lui demandais, cette année encore, de ne pas faire apparaître les bananes diaboliques dans le panier en bambou de ma tante. Je m'arrangeais toujours, au cours de mes prières secrètes et silencieuses, pour prononcer le mot *diabolique* en articulant bien ; une manière de convaincre sainte Thérèse de l'urgence de l'action. Mais elle n'a jamais répondu à mes supplications et, tous les ans, je subissais l'assaut final du traitement anti gale avec colère et désespoir.

Cette année encore, sainte Thérèse fit la sourde oreille. »²

Coutumes étranges, relatées d'une manière distanciée, fragments de l'histoire de l'île, mélange de foi et de croyances, le tout restitué non seulement à travers le prisme de l'adulte qui retrouve son regard d'enfant, mais avec le mélange entre tendresse et dérision qu'introduit la remarque du père.

Mélange de liberté de l'esprit et de ces formes souveraines de l'aliénation consentie, que sont la gratitude et l'amour, l'engagement politique du père mérite lui aussi d'être évoqué.

« Lui qui nous parlait toujours de ses belles années en Angleterre avant la crise de 29, qui disait de la reine Victoria qu'elle avait été un mal femelle nécessaire en offrant aux colonies une grandeur éternelle, qui chantait *Britannia Rules the Waves* en cirant ses guêtres de cuir avant d'aller aux champs, qui n'achetait que des voitures anglaises, qui avait mis son costume pour écouter à la radio la retransmission du couronnement de la reine Élisabeth, qui affirmait que les seules chaussures qu'il acceptait de porter étaient des Barrats et Robinson, qui faisait venir ses partitions de musique de chez Boosey and Hawks, qui avait vu Beniamino Gigli chanter *La Tosca* à Covent Garden, comment allait-il refuser d'apporter sa contribution à la sauvegarde de l'Empire menacé ?

En fait, notre père dut mener de front deux campagnes aussi redoutables l'une que l'autre.

Avant de se lancer dans celle des législatives, il fallut d'abord convaincre Maman du bien-fondé de cette décision aussi surprenante que précipitée.

Moreno, le marchand de mercerie au canotier blanc, qui venait à la maison à chaque fin de mois, tomba à pic. Il trouva en Papa un client fébrile qui s'émerveillait devant le toucher moelleux du crêpe de Chine, qui

2. *Ibid.*, p. 17-18.



Jess Gordon-Gentil, mère
d'Alain Gordon-Gentil.

s'enthousiasmait devant la finesse des guipures, qui palpitait comme un fin connaisseur la dentelle de Calais. Moreno avait posé son canotier et préparait l'addition avec son boulier en plastique.

Le dimanche, après la messe, Papa lui offrit son cadeau. Il avait fermé les portes de la chambre, mais nous entendions ce qui ressemblait à des roucoulements et qui nous fit comprendre que la première campagne était en bonne voie. [...]

Tous les dimanches à la maison, nous avions droit, pour le dîner, à la jardinière de légumes. Elle eut ce soir-là le goût du bonheur retrouvé. Nos yeux d'enfants virent des navets qui explosaient de joie, des feuilles de chou flottant, élégantes, dans le léger bouillon laiteux de Marceline la cuisinière, qui eut droit aux compliments bruyants de la tablée. C'était gagné.

[...] Ce soldat, je le connaissais : il n'avait qu'une parole³. »

Dans cet espace si petit, tout est politique, les grandes affaires du monde sont omniprésentes, parfois de la manière la plus étonnante. Le restaurant sympathique et délabré du vieux chinois, s'appelle l'O.N.U.⁴ La concurrence entre les deux coiffeurs du village, l'hindou Gros lipié et le musulman Dawood, s'exprime chez le boutiquier chinois Ah Ko, autour de l'apéritif, à travers « les luttes politiques du continent indien ».

Il y a une jubilation naturelle du texte à laquelle rien n'échappe. Elle s'exprime par la joie, par l'humour bienveillant, par la richesse des sentiments et, surtout par l'amour. On la retrouve aussi bien dans la structure profonde et dans les référents, que dans la composition, la syntaxe, la toponymie ou l'onomastique. Voyez la tante Bethsabée, qui habite rue Téléphone et se parfume avec « une eau de Cologne nommée Ploum Ploum », fabriquée dans un village du nord de l'île, qui porte le nom suggestif de « Solitude ». Voyez la grand'mère un peu pétomane, Granny Odette, si fière que sa famille ait « du carat », malgré la cordée de pots de chambre accrochée dans son entrée, en guise de sonnette. À l'opéra, au cinéma Rex, le public n'hésite pas à intervenir. Gontran le menuisier « avait donné » la dernière note du final de *La Bohème* de Puccini à la place du ténor officiant qui n'arrivait pas à pousser un ut concluant. Tandis que « Dawood Barthélemy, qui assure l'approvisionnement en friandises », n'hésite pas à aider par ses encouragements bruyants : « Terrible ça bougre là ! » (Quel type extraordinaire !), Moïse, alias Charlton Heston, au moment de la sortie d'Égypte, dans le film de Cecil B. De Mille.

3. *Ibid.*, p. 19-21.

4. *Ibid.*, p. 80.

La traversée des langues, les couleurs du créole, les toponymies suggestives, tout est mouvement, vie et altérité dans ce monde qui par le bricolage, celui du geste humain, atteint le sacré.

Avec *Le Voyage de Delcourt*, qui date de 2001, nous changeons de registre. Roman d'apprentissage, voyage initiatique, *Le Voyage de Delcourt* est une quête du parfait amour. Projeté en avant par le désir de partir, Delcourt Charles quitte son pays natal, Maurice, pour une formation d'ingénieur en Grande-Bretagne. La crise économique de 1929 contrarie son insertion. S'ensuit une errance qui croise par moments les lieux autrefois parcourus par le père de l'auteur (Nancy, par exemple). La quête de soi en forme de fugues, de fuites sans but défini, prend fin en 1938, au bout de 18 ans, lorsque Delcourt doit rentrer à cause de la maladie de son père. C'est paradoxalement dans sa patrie qu'il trouvera en même temps l'étrangeté extrême – celle d'une femme juive déportée – et l'amour absolu tant recherché.

Ce roman au fondement biographique et historique, dont l'apothéose évoque l'intrigue de *Bérénice* de Racine⁵, est riche de ses nombreuses contradictions. La quête du héros est tout à la fois possibilité d'accomplissement et obstacle à la vie.

À sa sensualité brûlante, exacerbée, s'oppose son ascèse extrême, sans doute inspirée par Gandhi⁶. Ce antihéros fuit l'espace et la durée⁷ : « Delcourt était d'une autre substance. De celle pour qui demain était déjà trop loin. Il faisait partie de ceux qui voulaient manger le présent à deux bouches. Celle de l'être aimé et la sienne : le reste, tout le reste, n'était pour lui que mensonge⁸. », « la terre n'avait pas besoin de nous⁹ » dit-il. Or cette âme nomade, cet errant pour lequel la terre est une prison, va éprouver l'amour fou pour une déportée juive, dont le cœur se tournera vers la « Terre promise », au moment historique où elle redevient possible et permise.

On retrouve dans ce roman les thèmes récurrents de l'auteur : la violence individuelle et sociale¹⁰, la sensualité, le désir, l'amour fou, les effets de « l'irruption de l'Histoire » dans la vie, ainsi que son goût marqué pour la poésie. Comme dans ses autres romans, la vision édénique naît de l'amour : « On eut dit qu'ils cherchaient à Se reconnaître, à apprendre les prémices des

5. « Je n'accepterai pas qu'un seul jour se lève sans vous regarder, sans entendre votre voix, sans voir votre peau, vous m'entendez Delcourt ? » in *Le voyage de Delcourt*, Paris, éditions Julliard, 2001, p. 139.

6. Modèle récurrent, auquel A.G.-G. a consacré un film et qui constitue le sous-texte d'un de ses derniers romans.

7. Ce qui confirme la possibilité de lire A.G.-G. à la lumière des catégories de Bakhtine.

8. GORDON-GENTIL (Alain), *ibid.*, p. 68.

9. *Ibid.*, p. 82.

10. Terriblement violent à 11 ou 12 ans, l'assassinat de la tourterelle (*ibid.*, p. 57) ou la violence sociale (*ibid.*, p. 129).

jours, des mois, des années, de l'éternité à venir¹¹. » L'amour est édénique et cosmique : « Delcourt s'était senti éternel, il avait le sentiment de l'avoir porté dans son flanc. » Elle était un monde. Elle était un univers surgi de partout et de nulle part¹². Initiatique et absolu : « Il venait d'accomplir ce premier voyage qui était en lui-même destination¹³. », « Pourquoi veux-tu être à la hauteur de l'amour ? Tu es l'amour... C'est à moi d'avancer vers toi¹⁴. »

Le roman *Devina* s'ouvre sur une vision d'horreur : « Rébecca n'a ni bouche ni yeux. Juste trois trous rouges disposés en triangle comme un biscuit fourré à la confiture. On ne voit même plus le grain de beauté de la lèvre inférieure. Tout a disparu dans une crevasse qui a aspiré la bouche. »

L'assassinat de Rébecca, jeune héritière d'une famille de sucriers mauriciens, enclenche la tension intercommunautaire. Devina, la servante hindoue qui l'a élevée, veut savoir ce qui s'est passé. Les milieux politiques, le monde des affaires, la presse, les chefs religieux, ne peuvent rien pour endiguer les houles qui se lèvent. Rébecca devient le cri symbolique de toutes les douleurs, de toutes les couleurs. Sa mort coule sur l'île comme un filet de sang irriguant des violences que l'on croyait à jamais évanouies. Puis tout s'arrête.

Parti d'un fait divers réel qui a secoué l'île, l'auteur livre un tableau vivant, mais nuancé de la société mauricienne. À la poésie amoureuse brûlante de la jeune victime, à l'attachement de Devina, répondent les aperçus sociologiques d'un observateur averti et avisé. À l'instar des autres œuvres, ce roman primé, présente les thèmes clés de l'auteur et son esthétique poétique.

Si « la lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil », pour citer encore René Char, disons que c'est là un roman doublement brûlant. La classe politique, la presse, les institutions, la foule, la confrontation des communautés, rien n'échappe à la critique. On est atterré par la scène du déboulonnage de la statue d'Adrien d'Epinay, blessé par la mémoire douloureuse de l'esclavage, indigné par la corruption de la police. Même la solidarité retrouvée après le cyclone, ne saurait dissiper l'inquiétude et la tristesse du constat de « la fragilité du tissu social », exacerbé dans la confrontation des communautés. Déjà citée plus haut, la phrase clé du roman atteste de la difficulté de la coexistence pacifique : « vivre dans ce pays c'est sans cesse choisir entre le mensonge qui construit la paix et la vérité qui déclenche la guerre¹⁵. »

Rien n'apaise la dureté des douze chapitres de *Devina*, sinon l'amour et la poésie qui dans les fureurs du monde créent des horizons de vie :

« Je partirai, marin d'amour, narines au vent
Sur l'océan profond où guettent toutes les attentes

11. *Ibid.*, p. 140.

12. *Ibid.*, p. 148.

13. *Ibid.*, p. 156.

14. *Ibid.*, p. 176.

15. GORDON-GENTIL (Alain), *Devina*, Paris, Éditions Julliard, 2009, p. 144.

Sans me soucier des vieilles embûches de trop longtemps

Mais en extase de la grande nuit déferlante »

Et puis encore : « Tu ressembles au bonheur quand il se réveille de ses douces incertitudes... ». Dans l'univers d'A.G.-G., il y aura donc toujours, des réveils de bonheur et d'amour.

De l'existence paisible aux tumultes de l'histoire, de l'amour à la haine, il n'y a parfois qu'un petit glissement. Paru en 2009, dédié : « à la tribu de Mon Repos qui, depuis plus d'un siècle, cultive l'originalité sans faillir », *Légère approche de la haine* reprend le titre du dernier chapitre de la chronique historique et familiale *Quartiers de Pamplémousses*, dont il constitue la suite. La préface pose le parallélisme entre l'indépendance et la sortie de l'enfance, états inscrits dans la violence :

« ... Les Britanniques quittent le pays, chassés par les votes.

La vengeance s'installe chez les uns, la peur fait déménager les autres.

La liberté n'est pas une victoire pour tous.

Elle traîne dans son sillage des ressacs.

Chaque communauté est face à elle-même, debout sur le quai, sans nouvelles du temps. »

La corporéité de l'écriture s'affirme ici comme un moyen d'exploration de l'existence. Dès l'incipit, le vomissement de l'enfant à la vue d'un assassinat violent donne le ton à ces huit chapitres vifs, qui dessinent un tableau des mœurs toujours en mouvement. Les personnages et les situations se colorent d'un expressionnisme qui mêle le comique au tragique et à l'exotique. On assiste à l'explosion du malheureux chinois « Crochet marmite », au curieux spectacle de « la force des vents » du professeur de latin pétomane, à l'élevage savant et politiquement correct des lapins, à la fourberie de la famille Tri Kok, qui d'ailleurs francise son nom en « Bicoque », afin de pouvoir fréquenter « le Cercle » select. Derrière le grondement de l'histoire, cette chronique familiale polyphonique, qui se termine par la mort du père, prend pourtant souvent les allures d'un chant, d'un hymne à la vie dont la mort, la vulgarité, le peuple, les corps ne sont pas exclus. L'axiologie reste la même : l'amour, la famille, l'humour, l'éducation, la joie, mais le trait qui les incarne s'épaissit et s'approfondit.

Son cinquième roman, *Le Chemin des Poussières* raconte l'histoire d'un jeune Français qui, suite à un drame personnel, choisit de partir en Inde, inspiré par la figure du Mahatma Gandhi. Le périple du protagoniste se termine au Taj Mahal, le jour où l'attentat d'Al Qaida y fera 250 morts. Là encore, l'expérience individuelle, l'amour, les épreuves initiatiques, croisent inéluctablement la grande histoire.

Conclusion

L'œuvre littéraire, tout comme l'île, sont les lieux privilégiés de la réactivation des mythes ; ceux de la Création et du Paradis (*Genèse* 2 et 3), de Babel

(Genèse 11), aussi bien que du motif de la violence, qui parcourt le texte biblique, ou encore la joyeuse appropriation de la sortie d'Égypte (*Exode* III à XIV), dans un des chapitres les plus réussis et les plus drôles de *Quartiers de Pamplémousses*. Ces références ne sont pas simplement des matières premières, mais des sources d'énergie créatrice, qui placent l'œuvre dans une dynamique de la transmission. Par ailleurs, le caractère polyphonique de l'œuvre de Gordon-Gentil, les séries de personnages, leur vitalité et leur matérialité, les situations et les descriptions créent un univers coloré, toujours en mouvement, et proprement carnavalesque, au sens défini par Mikhaïl Bakhtine. À ces traits s'ajoutent la récurrence de certains topiques, l'indécision de la question des genres, le traitement dense des chronotopes « bakhtiniens » et le dialogisme, largement rehaussé par le halo de la créolité, tous ces traits créent une véritable esthétique de la liberté propre à rendre compte de la diversité des hommes.

Depuis « le centre du monde », l'auteur chante la beauté d'une culture libre et vivante, physique et spirituelle, une culture qui favorise la coexistence pacifique dans le respect de la diversité, en réaffirmant cependant l'importance capitale, voire la prévalence, d'une culture de la transmission, celle des excellentes grammaires, des références classiques, de nos mères, de nos pères et de nos instituteurs.

J'espère ne pas avoir trop frustré le lecteur, en le privant d'un développement sur le Paradis ; si tel était le cas, je rappelle à ceux qui l'auraient oublié, que pour l'esprit hébraïque et la critique biblique, l'acronyme « PARDES », à l'origine du mot Paradis, désigne l'art de la lecture et les quatre voies par lesquelles on peut interpréter le texte, ou pénétrer dans le verger. ■